

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 130 (1985)
Heft: 9

Artikel: Un grand journaliste parle de la Suisse et de son armée
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344629>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un grand journaliste parle de la Suisse et de son armée

par le major Hervé de Weck

La politique de sécurité de la Suisse repose sur le principe de la dissuasion, c'est-à-dire sur l'idée qu'un adversaire éventuel se fait de nos moyens de défense. L'efficacité d'une telle stratégie ne peut être estimée avec précision, car les gouvernements et les hauts commandements ne participent pas volontiers à des sondages d'opinion, sûrs et scientifiques!

Dans ses mémoires, Henry Kissinger fait aussi remarquer que le «seuil de dissuasion» peut varier selon les Etats, que la notion de «pertes supportables» diffère vraisemblablement chez les deux supergrands. Les opinions n'exercent pas les mêmes pressions à Washington et à Moscou. Durant la Deuxième Guerre mondiale, l'Union soviétique a subi de terrifiantes pertes en vies humaines, de gigantesques destructions, ce qui pourrait, actuellement, élever le «seuil de dissuasion» dans l'esprit de ses dirigeants.

Des personnalités étrangères comme Raymond Aron ont décerné des certificats de crédibilité à la défense générale de la Suisse. Des hauts fonctionnaires de nombreux pays viennent étudier son organisation de protection civile. Depuis quelques années, la presse internationale s'intéresse à notre politique de sécurité.

En 1983, *Le Point* lui consacre six pages¹, sous un titre déjà significatif, «La Suisse: la forteresse enterrée». Le chapeau rappelle que la Confédération «est devenue l'endroit le plus sûr au monde en cas de guerre nucléaire (...) Quatre-vingt-dix kilomètres de forteresses souterraines et des aéroports sous les montagnes (...)». Racontant ses visites dans des installations de la protection civile, le journaliste remarque que «les architectes de l'apocalypse n'ont rien oublié», même pas les tampons à recurer dans les cuisines d'un hôpital souterrain. Les travailleurs étrangers, les saisonniers trouveraient leur place dans les abris. Dans le domaine militaire, que relève le collaborateur du *Point*? Les routes truffées de petits couvercles destinés à recevoir les rails antichars, les obstacles permanents, les charges en place dès le temps de paix dans les objets minés («Vous circulez sur de l'explosif dans ce pays»), les énormes réserves protégées de carburants, de munitions et de pièces de rechange.

¹ Philippe Genet, «La Suisse: la forteresse enterrée», *Le Point* N° 583, 21 novembre 1983.

Pas si naïf que cela, cet Américain!

En 1982, un journaliste américain, John McPhee, vit un cours de répétition avec des troupes de la division de montagne 10. Il va publier une série d'articles dans le *New Yorker*, avant d'en tirer un livre intitulé *La Place de la Concorde suisse*, dont les ventes dépassent les 650 000 exemplaires (à titre de comparaison, le tirage d'un Prix Goncourt est six fois moins élevé). Un éditeur parisien vient de le publier en français². Le titre, qui exploite le fait que tous les Américains connaissent la fameuse place de Paris, évoque en fait un lieu-dit du glacier d'Aletsch, la «Konkordiaplatz».

L'armée suisse sur le Plateau

«Il n'y a pas grand-chose à faire sauter sur le Plateau, pour ralentir la marche de l'ennemi, mais les corps de campagne sont extrêmement mobiles, mécanisés, souples; ils sont particulièrement exercés à l'utilisation du lance-flammes, de la grenade, du tir au canon; ils sont également entraînés au combat de rues.

(...) Le Plateau est néanmoins presque aussi vulnérable que Bâle. (...) La stratégie actuelle consiste donc à défendre le Plateau avec des troupes équipées et entraînées pour se replier ensuite rapidement sur le réduit alpin. [p. 47-48]

McPhee présente d'excellente manière à ses lecteurs d'outre-Atlantique l'histoire militaire de la Suisse, la protection civile, l'organisation actuelle des troupes et les infrastructures de notre armée. En termes simples, il définit la dissuasion qui repose sur une préparation matérielle approfondie. S'appuyant sur des exemples qui nous semblent, à nous Suisses, bien banals, il accroche son lecteur du Massachusetts qui découvre un autre monde! Ce qui frappe McPhee? Ce dont parlait le journaliste du *Point*, mais l'Américain va beaucoup plus loin, dans la bonne tradition des enquêtes journalistiques de son pays. Il a compris notre système de mobilisation, de réquisition des véhicules civils. On tombe un instant dans le roman, lorsqu'il soutient que la vulnérabilité de Bâle nécessite la présence constante d'une garnison, mais il voit bien le rôle des troupes frontière et ce qu'est une armée de milice.

Les troupes font leurs cours de répétition dans les villages ou les villes, et non sur des immenses champs de manœuvres réservés à cet effet. Les grenadiers, qui «ont pour eux-mêmes la même considération que les *Marines*», sont, au civil, des banquiers, des chauffeurs, des mécaniciens-dentistes, des guides de montagne... Lors de leurs exercices, «les balles sont de

² John McPhee, *La Place de la Concorde suisse*. Traduit de l'américain par Béatrice et Jean-Pierre Moulin. Paris, Grasset, 1985. 218 p.

vraies balles». Pendant son reportage, McPhee n'a vraiment suivi que des troupes de montagne, ce qui explique de grossières erreurs à propos de la défense en plaine. A côté d'engins ultra-modernes, les Suisses engagent des moyens très démodés, par exemple des *Centurions*. «Maintenir en état de marche ces témoins du passé fait partie du folklore.» Quant aux chars suisses, ils sont «plutôt rudimentaires». Cette vision simpliste ne saurait refléter les propos entendus à la division de montagne 10!

Portrait-robot du soldat suisse...

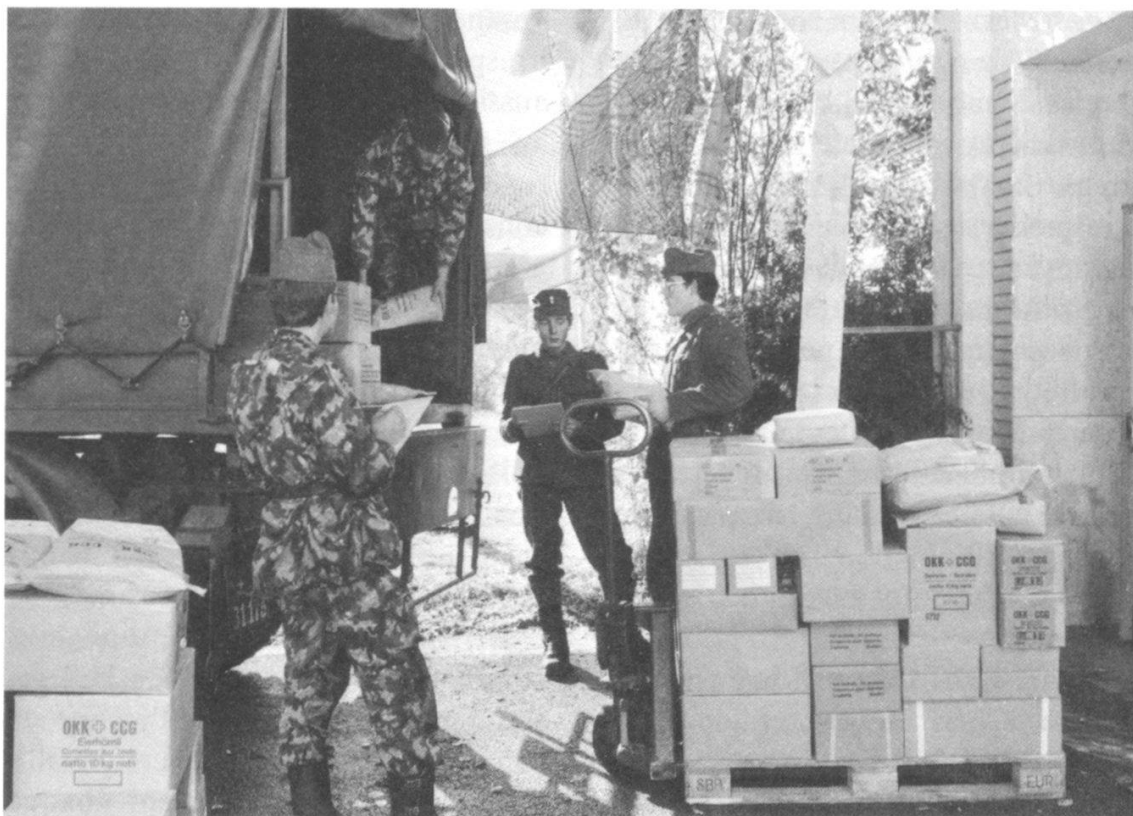
L'auteur fait du soldat Luc Massy, un vigneron bien réel d'Epesses qui ne

«manque pas d'un certain humour irrespectueux», son mentor, mais aussi le type du Suisse moyen astreint au service. Cette présence rend le reportage plus vivant, tout comme les constantes alternances entre les paysages, la vie civile des témoins et les notations en rapport direct avec l'armée. Ce découpage fait bien sentir la symbiose qui existe entre elle et la nation. Dans les conversations, en Suisse, thèmes militaires et civils ne s'entremêlent-ils pas constamment?

«Un soldat qui a fini son temps rendra volontiers visite à son ancienne unité, en plein cours de répétition, tout comme un ex-joueur de football retournera voir s'entraîner l'équipe de son collège. Plusieurs milliers de militaires en civil se réunissent chaque année pour participer à une course à



Les troupes suisses ne s'exercent pas sur des champs de manœuvres réservés à cet effet, mais dans les villages de leur secteur d'engagement.



Ces biens de soutien, sortis de leur entrepôt souterrain, sont acheminés vers les formations de combat.

pieu de trente kilomètres, paquetage et fusil au dos. Ils sont tous volontaires.»

Ce ne sont pourtant pas des fanatiques de la chose militaire, qui éprouvent des jouissances à marcher au pas. Allergiques à toute forme de militarisme, ils accomplissent leur devoir de soldat, «parce que cela peut être utile, vu la situation dans le monde, et qu'«il faut bien y aller». Lorsque McPhee les montre en train de tirer au flanc, en l'absence de leurs supérieurs, il ne sape pas la crédibilité de notre défense, car, dans toutes les armées du temps de paix, la troupe manifeste des tendances de ce genre. On peut pourtant regretter que ce

journaliste, qui parle si bien de nos institutions militaires, s'attarde complaisamment sur les «glorieuses» incartades militaires de Luc Massy et de ses camarades explorateurs.

Pourquoi, aussi, envoyer cet hôte américain dans une section de renseignement formée d'hommes dont les unités de combat se sont débarrassées en les proposant pour une nouvelle affectation? Vraisemblablement parce que le lieutenant parlait l'anglais.

... et de l'officier de milice

Le même problème explique aussi que, dans ce reportage, les officiers de



Immédiatement après l'atterrissage, ce Tigre disparaîtra dans les flancs de la montagne...

milice, haut placés dans une grande banque suisse, apparaissent omniprésents. Leur profession ne les condamne-t-elle pas, plus que les autres, à maîtriser la langue maternelle de McPhee? Celui-ci ne veut pas fausser la réalité sociale du corps des officiers, il évoque simplement les gens avec qui il a pu s'entretenir.

Ces hommes d'affaires l'ont sensibilisé à la collaboration entre l'armée et l'économie privée. Beaucoup de grandes entreprises encouragent leurs collaborateurs à prendre du galon, les autorisent à préparer leur service pendant les heures de travail, parce que leurs directeurs croient qu'une formation militaire de haut niveau améliore la qualité des cadres. Souvent, les carrières civiles et militaires vont de pair.

Information et dissuasion

En 1982, l'Institut d'études politiques de l'Université de Toulouse publiait un mémoire de licence consacré à notre armée de milice³, dans lequel les erreurs fourmillaient. Son auteur manifestait en définitive une profonde incompréhension de notre système de défense. En revanche, deux journalistes, l'un Français, l'autre Américain, se montrent des enquêteurs minutieux et ils livrent au public des reportages honnêtes et objectifs, bien meilleurs que le travail académique consacré au même sujet.

³ Claude Boutet, *L'armée suisse contemporaine*. Université de Toulouse, Institut d'études politiques, Centre d'étude et de recherche sur l'armée, 1982. 182 p. Multigraphié.

A une époque où certains universitaires affectent de mépriser la grande presse, le coup de chapeau s'impose. En revanche, oserions-nous demander à nos journalistes suisses un effort comparable à celui de Genet et de McPhee, afin de ne pas diffuser trop souvent des informations inexactes concernant *notre* défense militaire?

Constatons enfin que la crédibilité de la dissuasion dépend de la préparation matérielle, mais aussi de l'image, fidèle ou embellie, que l'étranger s'en

fait. Des détails prennent parfois des dimensions insoupçonnées. Durant la Deuxième Guerre mondiale, des études allemandes concernant une invasion éventuelle de la Suisse prévoyaient des pertes sévères, parce que ses habitants étaient des tireurs redoutables (n'y avait-il pas un stand de tir dans chaque village?) et des individus endurants (ne rencontrait-on pas partout des sociétés de gymnastique?).

H. de W.

L'auteur reprend ici en l'approfondissant une analyse qu'il a fait paraître dans le Démocrate du 7.6.85.

(NdIR)

A propos du même ouvrage, un correspondant nous fait parvenir les lignes suivantes:

La Place de la Concorde suisse

C'est avec un vif intérêt qu'en octobre-novembre 1984 j'ai lu, dans la revue américaine *The New-Yorker*, les articles de Mac Phee consacrés à notre armée et à notre défense nationale.

Je m'étonnais alors de l'intérêt que les New-Yorkais moyens pouvaient avoir pour notre institution militaire.

La Suisse représente-t-elle vraiment une sorte de forteresse juchée au centre de l'Europe sur un îlot de granit, dont la défense puisse intéresser non seulement les états-majors, mais aussi l'opinion publique des Etats-Unis? La chose m'avait étonné, mais j'avais estimé heureux qu'il nous ait été possible de faire passer dans la presse américaine les renseignements que l'on sait.

A relire la traduction que les enfants de feu le colonel Robert Moulin, mon ancien professeur d'histoire au Gymnase, en ont faite, je ne puis m'empêcher de penser que l'opération a été très largement influencée par des citoyens qui, en gros, pensent comme moi mais qui, dans le détail, ont laissé s'infiltrer pas mal de renseignements qui valent ceux d'une équipe de troupions en mal de fondue pendant les manœuvres.

A populariser le renseignement que l'on donne sur notre armée, à vouloir le mettre au goût du citoyen moyen des USA (à moins que ce ne soit celui du citoyen suisse), ne risque-t-on pas de lui mettre en tête des idées qui ne sont qu'à moitié justes, donc tout aussi bien

à moitié fausses et, de ce fait, dangereuses pour la cause que nous voudrions défendre?

Le texte de Mac Phee aurait pu être signé «Capitaine X». Un capitaine X n'est-il pas derrière, et alors pourquoi cette constante approximation, ce souci du détail pittoresque et charmant qui masque une contre-vérité?

Le style des états-majors est sans doute plus sec, mais si je voulais savoir comment les USA organisent la dé-

fense de l'Alaska, ce n'est sûrement pas un journaliste du *Blick* que je chargerais de m'informer.

Cela dit, le livre de Mac Phee donne une idée amusante, sinon toujours juste, de nos institutions, l'idée précisément que les enfants du colonel Moulin et moi-même peuvent en avoir. Ce n'est pas sûr que mon vieux professeur d'histoire aurait eu la même.

D^r C. Scholder

Revue

IDF Journal N° 3, mai 1985

A l'occasion du Salon aéronautique du Bourget, la revue israélienne consacre un numéro spécial à son aviation.

Nous avons tout particulièrement noté l'article consacré par Aharon Ben David aux «mini-RPV», autrement dit aux drones que la Suisse expérimente présentement. Israël en connaît deux systèmes, «Scout» et «Mastiff». Les images transmises par ces engins sont d'excellente qualité, leur mise en œuvre est simple et les informations sont transmises en temps réel. A noter encore que Mazlat, qui fabrique ces engins, se penche sur le problème de leur développement à des fins civiles (missions de douane, de police frontière, de contrôle du trafic ou encore d'analyse de l'air).

Nous avons encore retenu la publication par le major Louis Williams d'un récit détaillé qui retrace l'opération d'Entebbe (27.6-4.7.76). Baptisée après coup «Opération Jonathan» en mémoire du lt col Netayahn qui y perdit la vie, le coup de main israélien sur les terres d'Idi Amin Dada fut le résultat foudroyant d'une préparation de près d'une semaine. L'étude de ce récit nous montre que tout n'était pas aussi simple qu'en ne voyant que l'action elle-même qui ne fut, en quelque sorte, que la partie visible de l'iceberg.

Allgemeine Schweizerische Militärzeitschrift N° 7/8, juillet 1985

Cette livraison d'été s'accompagne d'un supplément consacré à l'hélicoptère, «La troisième dimension du combat terrestre», édité par le comité central de la SSO et dans lequel s'expriment un certain nombre de personnalités militaires suisses et étrangères. Nous citerons le chef de l'EMG, le sous-chef EM front, plusieurs chefs d'arme, un officier allemand et un commandant de régiment d'hélicoptères français.

Dans la revue elle-même, le divisionnaire Däniker se demande si nous allons vers encore quarante années de paix. Il est sceptique et relève très particulièrement que la menace est constante; et que nos préparatifs défensifs doivent donc l'être aussi.

Le divisionnaire Seethaler, rédacteur en chef, prend utilement position sur le «raz de marée» de colonels dont notre armée serait censée souffrir. Retenons deux éléments de son argumentation: d'abord, les colonels que l'on engage dans l'administration n'arrivent pas les mains vides: ils apportent leur connaissance de l'homme et de la troupe, leurs compétences techniques et, le plus souvent, leur expérience d'officiers EMG. A quoi nous ajouterons une certaine puissance de travail et l'habitude, au départ en tout cas, de ne pas «compter leurs heures». Ensuite, le divisionnaire